Histoire d’un pauvre riche

Adolf Loos 26 avril 1900

Adolf Loos (1870-1933), *Chambre de Lina*, Appartement personnel, 1903,
Reconstitution au Forum de la Caixa, Madrid, Pur 20180429.

Je veux vous conter l'histoire d'un pauvre riche. Il avait des biens et de l'argent, une épouse qu'il aimait et qui effaçait de son esprit les soucis inhérents aux affaires, une ribambelle d'enfants que ses ouvriers lui enviaient. Ses amis l'aimaient car il réussissait tout ce qu'il entreprenait. Aujourd'hui il a bien changé. Voici pourquoi.

Un jour cet homme se dit : « Tu as des biens et de l'argent, une épouse aimée et des enfants que chacun de tes ouvriers t'envie. Mais es-tu heureux ? Regarde bien ; il est des hommes qui manquent de toutes les choses pour lesquelles on t'envie. Mais une grande magicienne dissipe leurs soucis, une magicienne qui s'appelle l'Art. Or qu'est-ce que l'art pour toi ? Tu ne le connais même pas de nom. N'importe quel prétentieux peut déposer chez toi sa carte de visite et ton serviteur lui ouvre les portes à deux battants. Par contre tu n'as pas encore reçu l'Art dans ta maison… Je sais bien qu'il ne viendra pas tout seul, continua l'homme. Mais je veux partir à sa recherche. Il entrera chez moi comme un roi et habitera à mes côtés. »
C'était un homme résolu ; ce qu'il entreprenait il l'exécutait avec énergie. Le jour même il se rendit chez un architecte en renom et lui dit ; « Introduisez l'art dans ma demeure. Je ne regarderai pas à la dépense. »

L'architecte ne se fit pas prier deux fois. Il se rendit dans l'appartement du riche, en expulsa tous les meubles, fit entrer une armée de parqueteurs, laqueurs, maçons, menuisiers, installateurs, potiers, poseurs de tapis, peintres et sculpteurs, de sorte que l'art fut bientôt capturé et emprisonné entre les quatre murs de son client.

Celui-ci nageait dans le bonheur. Plein de joie, il parcourait son appartement renouvelé. Où qu'il regardât, l'art régnait, l'art était en tout et partout. Il touchait de l'art lorsqu'il posait la main sur une poignée, il s'asseyait sur de l'art quand il prenait place dans un fauteuil, il s'enfouissait dans de l'art quand sa tête fatiguée s'endormait sur un coussin, son pied s'enfonçait dans de l'art lorsqu'il foulait ses tapis. Il se roulait dans l'art avec un enthousiasme extraordinaire. Depuis que son assiette s'ornait d'un décor, il coupait son *bœuf à l'oignon* avec deux fois plus d'énergie.
On le loua, on l'envia. Les revues d'art le célébrèrent comme un éminent mécène, ses pièces furent reproduites comme des modèles de bon goût, expliquées et commentées.

Et elles méritaient cet honneur. Chaque pièce offrait une symphonie de couleurs qui se suffisait à elle-même. Les murs, les meubles et les étoffes s'accordaient de la manière la plus subtile. Tout objet avait sa place déterminée et se trouvait relié aux autres selon les combinaisons les plus remarquables.

L'architecte n'avait rien, absolument rien oublié. Les cendriers, les couverts, les interrupteurs, tout, tout avait été fabriqué par lui. Et il n'avait pas fait appel aux pratiques coutumières des architectes ; chaque ornement, chaque forme, chaque rivet exprimait la personnalité du propriétaire. (Travail psychologique dont on reconnaîtra la difficulté.)

L'architecte, cependant, déclinait les honneurs avec modestie. « Non, disait-il, ces pièces ne sont pas du tout de moi. Là, dans ce coin, vous voyez une statue de Charpentier. Et de même que je tolérerais mal que quelqu'un présente une pièce comme étant son œuvre alors qu'il aurait utilisé fût-ce une seule de mes poignées de porte, je ne saurais présenter cette chambre comme ma propriété artistique. » Voilà qui était parler noblement et logiquement. Plus d'un menuisier, qui avait décoré des chambres avec des tapisseries de Walter Crane, mais voulait quand même se les attribuer parce qu'il avait conçu et exécuté les meubles, rougit jusqu'au tréfonds de son âme, lorsqu'il eut connaissance de ces mots.

Mais revenons à notre riche propriétaire. J'ai déjà dit combien il était heureux. Il consacra dès lors une grande partie de son temps à l'étude de sa demeure. Car il y avait à apprendre, comme il ne tarda pas à s'en apercevoir. D'abord il lui fallait noter beaucoup de choses. Chaque objet avait une place déterminée. L'architecte avait été plein de bonnes intentions. Il avait pensé à tout. Pour la moindre petite boîte une place était prévue, une place qui était justement faite pour elle.

L'appartement était confortable, mais il engendrait une grande fatigue mentale. C'est pourquoi, les premières semaines après l'installation, l'architecte veilla de près à ce qu'aucune faute ne fût commise. Le riche se donnait beaucoup de peine. Il lui arrivait pourtant de glisser un livre dans un tiroir qui avait été prévu pour les journaux. Ou de laisser tomber la cendre de son cigare dans un creux de la table qui était destiné à recevoir une lampe. Quand il avait pris un objet clans sa main, il lui fallait ensuite chercher longtemps pour tâcher de deviner quelle était sa vraie place. Quelquefois l'architecte devait recourir aux plans pour découvrir l'emplacement qui convenait à une boîte d'allumettes.

Là où l'art appliqué célébrait de tels triomphes, la musique appliquée ne devait pas demeurer en reste. Cette idée occupait beaucoup notre homme. Il s'adressa à la compagnie des tramways pour lui demander de remplacer ses absurdes sonneries par le thème des cloches de *Parsifal*. Pourtant il n'obtint pas satisfaction. La compagnie des tramways n'était pas encore suffisamment acquise aux idées modernes. Il fut autorisé cependant à paver à ses frais le devant de sa maison, ce dont il profita pour obliger tous les camions à rouler au rythme de la marche de Radetzky. Les sonnettes de son appartement tintèrent au son de thèmes musicaux empruntés à Wagner et à Beethoven. Les critiques qu'il invitait chez lui ne tarissaient pas d'éloges sur cet homme qui avait ouvert un nouveau domaine à « l'art appliqué aux objets d'usage courant ».
Vous pensez bien sûr que toutes ces améliorations ne cessaient d'accroître le bonheur de notre homme.

La vérité nous oblige à dire qu'il passait chez lui le moins de temps possible. Que voulez-vous, on a besoin de se reposer de temps à autre d'une telle quantité d'art. Auriez-vous le courage d'habiter dans une galerie de peinture ? Ou d'assister pendant des mois à *Tristan et Isolde* ? Vous voyez bien. Qui oserait lui en vouloir d'avoir puisé de nouvelles énergies au café, au restaurant, ou dans la compagnie de ses amis ? Il ne pensait pas que les choses se pas seraient de la sorte. Mais l'art exige des sacrifices. Et il en avait déjà consenti un grand nombre. Ses yeux se mouillaient à cette pensée. Il songeait à une foule de vieilles choses, qu'il avait aimées et qui parfois lui manquaient. Le grand fauteuil où son père avait toujours fait sa petite somme d'après-midi... La vieille pendule… Et les tableaux… Mais, se disait-il, l'Art commande ; il s'agit de rester ferme.

Il lui arriva un jour – c'était celui de son anniversaire – de recevoir de nombreux cadeaux de sa femme et de ses enfants. Ce qu'on lui offrit lui plut beaucoup et lui donna une grande joie. Bientôt après l'architecte vint lui rendre visite pour délibérer avec lui de ce qu'il convenait de faire de ces dons. L'architecte entra dans la pièce. Le maître du logis se porta joyeusement à sa rencontre, car il avait à lui ouvrir son cœur. Mais l'architecte n'aperçut même pas la joie du propriétaire. Il venait de découvrir quelque chose qui le fit pâlir ;
« Que signifient ces chaussons ? » finit-il par dire.

Le maître du logis considéra ses chaussons brodés, puis respira avec soulagement. Cette fois il se sentait totalement innocent : les chaussons avaient été exécutés d'après les indications de l'architecte lui-même. C'est pourquoi il répondit sans se troubler ;
« Mais monsieur l'architecte, l'auriez-vous oublié ? Ces chaussons ont été dessinés par vous.

– Je sais, tonna l'architecte, mais ils sont pour la chambre à coucher ! Ces deux taches de couleur complètement déplacées détruisent toute l'atmosphère. Ne comprenez-vous donc pas cela ? »

Le propriétaire reconnut sa faute. Il retira vite ses chaussons, tout heureux que l'architecte ne jugeât pas ses chaussettes tout aussi déplacées. Ils se rendirent dans la chambre à coucher où le propriétaire eut de nouveau le droit d'enfiler ses chaussons.
« Hier, commença-t-il d'une voix hésitante, j'ai fêté mon anniversaire. Ma famille m'a littéralement couvert de cadeaux. Je vois ai fait venir, mon cher architecte, pour vous demander conseil. Comment disposerons-nous ces choses de la manière la plus satisfaisante ?
La figure de l'architecte s'allongea. Puis il éclata ;
« Comment pouvez-vous recevoir des cadeaux ? Ne vous ai-je pas tout dessiné ? N'ai-je pas tenu compte de tout ? Vous n'avez plus besoin de rien. Vous êtes complet.

– Pourtant, osa répondre le propriétaire, j'ai tout de même encore le droit de m'acheter ceci ou cela ?
– Non, vous n'en avez pas le droit ! Jamais, sous aucun prétexte ! Il ne manquerait plus que ça ! Des choses qui n'ont pas été dessinées par moi… N'ai-je pas fait une concession suffisante en autorisant la statue de Charpentier ? Cette statue qui m'enlève toute la gloire de mon travail ! Non, vous n'avez plus le droit de rien acheter.
– Mais si mon petit-fils, qui va au jardin d'enfants, me fait cadeau d'un petit travail de sa composition ?
– Vous n'avez pas le droit de l'accepter ! »

Le propriétaire était anéanti. Pourtant, tout n'était peut-être pas perdu. Une idée venait de lui traverser la tête.
« Et si je voulais m'acheter un tableau de la Sécession ? demanda-il triomphalement.

– Alors essayez de trouver un coin pour le suspendre ! Ne voyez-vous donc pas qu'il ne reste plus aucune place pour rien ? Ne voyez-vous donc pas que pour chacun des tableaux que j'ai fixés au mur, j'ai composé un cadre approprié ? Vous ne pouvez même pas déplacer un tableau. Alors, en introduire un nouveau… »

À partir de ce jour un changement s'opéra dans l'âme du riche. Son bonheur s'envola, il se sentit subitement très, très malheureux. Il vit son existence à venir. Personne n'avait plus le droit de lui faire plaisir. Il devait passer devant les vitrines des magasins sans oser former le moindre désir. Pour lui on ne fabriquait plus rien. Aucun membre de sa famille n'avait le droit de lui offrir son portrait. Pour lui, il n'existait plus de peintres, plus d'artistes, plus d'artisans. Il était exclu de la vie en train de naître, de son devenir, de ses aspirations. Il lui fallait se promener avec son propre cadavre. Oui, il était fini, il était *complet*…

Otto Wagner (1841-1918), Baignoire en verre de son appartement, 1898-1899.

Dans ma dernière chronique j'ai émis des propositions non conformistes. Ni l'archéologue, ni le décorateur, ni l'architecte, ni le peintre ou le sculpteur n'ont à aménager nos logements. Mais alors qui doit le faire ? Ma réponse sera très simple : que chacun soit son propre décorateur.
Dans ce cas, bien entendu, nous ne vivrons plus dans des appartements « de style ». Mais ce « style », le style entre guillemets, n'est pas du tout nécessaire. Qu'est-ce d'ailleurs que ce style ? Il n'est pas facile à définir. À mon avis la meilleure réponse est celle que je tiens d'une excellente maîtresse de maison qui, comme on lui posait cette question, déclara : « Quand il y a une tête de lion sur la table de nuit, et que cette tête de lion est répétée sur le canapé, sur l'armoire, sur les lits, sur les sièges, sur la table de toilette, bref sur tout ce qui meuble la pièce, alors on dit qu'elle a du style. » Franchement, messieurs les artisans, n'avez-vous pas largement contribué à répandre dans le public ces conceptions absurdes ? Il ne s'agissait pas toujours d'une tête de lion. Mais vous n'avez cessé de surcharger tous les meubles soit d'une colonne, soit d'un bouton, soit d'une balustrade, toutes choses que vous allongez, raccourcissez, épaississez, amincissez à votre guise.

De telles pièces tyrannisaient leurs infortunés propriétaires. Malheur à celui qui aurait osé y ajouter quelque chose ! car ces meubles ne supportaient absolument rien dans leur voisinage. Recevait-on quelque chose en cadeau ? On se voyait dans l'impossibilité de le placer où que ce fût. Et

quand on changeait de logement et que le nouveau domicile n'avait pas exactement la même surface, c'en était fini pour toujours de l'appartement « de style ». Alors il fallait peut-être exiler le divan décoratif Vieille-Allemagne dans le salon bleu rococo et l'armoire baroque dans la chambre Empire. Horreur !

Comme la vie était plus simple pour les paysans sans instruction, ou les ouvriers, ou les vieilles demoiselles. Ils n'avaient pas ces soucis. Ils ne vivaient pas dans des appartements de style. Un meuble venait d'ici, un autre d'ailleurs, dans un pêle-mêle général. Mais comment expliquer ceci : les peintres, auxquels on attribuait pourtant beaucoup de goût, laissèrent de côté nos magnifiques logements et ne cessèrent de peindre les intérieurs des paysans sans instruction, des ouvriers et des vieilles demoiselles. Comment pouvait-on trouver cela beau ? Car n'a droit à la beauté, tel était l'enseignement en vogue, que le logement « de style ».

Mais les peintres avaient raison. Eux qui ont un œil particulièrement exercé et entraîné, qui ont un regard beaucoup plus aigu que les autres hommes, ont très bien vu ce que nos logements « de style » contiennent de creux, de boursouflé, de disharmonieux, d'étranger. Les hommes ne conviennent pas à ces pièces, les pièces ne conviennent pas à ces hommes. Comment en serait-il autrement ? L'architecte, le décorateur connaît à peine le nom de celui qui lui passe commande. Et le propriétaire eût-il acheté cent fois son prix le logement qu'il habite, ce ne sont quand même pas *ses* chambres. Elles demeurent la propriété spirituelle de celui qui les a conçues. Elles ne pouvaient exercer une action sur les peintres ; il leur manquait un lien spirituel avec l'habitant, il leur manquait ce quelque chose que les peintres trouvaient dans la chambre du paysan, de l'ouvrier, de la vieille demoiselle : l'intimité.

Je n'ai pas grandi, le Ciel en soit loué, dans un appartement « de style ». En ce temps-là on ne connaissait pas encore ces choses. Cela a malheureusement changé, même dans ma famille. Mais autrefois ! La table : un meuble invraisemblable avec des rallonges et d'affreuses ferrures. Mais *notre* table. Savez-vous ce que cela signifie ? Savez-vous quelles heures magnifiques nous avons passées là, quand la lampe était allumée ? Enfant, je n'arrivais pas à m'en séparer lorsque le soir était venu ; alors mon père imitait la corne du veilleur de nuit, ce qui avait pour effet de me faire fuir épouvanté dans la chambre des enfants. Et le secrétaire, avec sa tâche d'encre, œuvre de ma sœur Hermine qui y avait répandu une bouteille d'encre quand elle était encore dans les langes ! Et les tableaux de mes parents ! Comme leurs cadres étaient affreux ! Mais c'était le cadeau de mariage des ouvriers de mon père. Et ce fauteuil suranné, vestige du ménage d'une de mes grands-mères ! Voici encore un chausson brodé, dans lequel on peut suspendre une montre, travail de ma sœur Irma, lorsqu'elle allait au jardin d'enfants. Chaque meuble, chaque chose, chaque objet racontait une histoire, l'histoire de ma famille. L'appartement n'était jamais terminé ; il se développait et nous nous développions en lui. Évidemment, on n'y trouvait pas trace de style. Je veux dire : pas trace de style étranger, de style ancien. Mais l'appartement avait un style : celui de ses habitants, celui de la famille.

Lorsque l'époque imposa toujours plus despotiquement le logement de style – toutes nos connaissances étaient déjà meublées en Vieille-Allemagne, et alors comment ne pas suivre ? – quand les choses en furent à ce point, tout notre « antique bric-à-brac » fut éliminé. Bric-à-brac pour tout autre, reliques saintes pour la famille. Le reste était... œuvre du tapissier.
Maintenant nous en avons par-dessus la tête. Nous voulons redevenir les maîtres entre nos quatre murs. Si nous sommes dénués de goût, ce sera tant pis pour nous ; notre intérieur sera lui aussi sans goût. Si nous avons du goût, ce sera tant mieux. Mais nous ne voulons plus nous laisser tyranniser par nos chambres. Nous achetons ce qui nous plaît, au fur et à mesure que nous en avons besoin.

Ce qui nous plaît ! Alors nous atteindrions au style, ce style que nous avons recherché si longtemps, que nous voulions introduire dans notre demeure. Un style non pas engendré par des têtes de lion, mais par le goût, ou peut-être l'absence de goût, d'un individu, d'une famille. Le lien qui unit tous les meubles d'un appartement provient de ce qu'ils ont été choisis par leur propriétaire. Et même si celui-ci devait procéder un peu capricieusement, notamment en ce qui concerne le choix des couleurs, ce ne serait pas un malheur. Un logement qui est devenu ce qu'il

est en étroite union avec une famille, un tel logement supporte bien des choses. En effet, quand on introduit dans « une chambre de style » fût-ce seulement une babiole qui n'y a pas sa place, la chambre entière peut en être « gâtée ».

Tout au contraire, chaque objet s'intègre immédiatement dans la chambre familiale. Une telle chambre est comme un violon. Elle se forme aux gens qui l'habitent, de même que le violon se forme à la musique.

Les considérations que je viens de développer ne concernent évidemment pas les espaces qui ne sont pas voués à l'habitation ; je ferais installer par les différents spécialistes salles de bains, toilettes et cuisines. Et aussi les salles destinées à la réception des hôtes, aux festivités, aux occasions qui sortent de l'ordinaire. Là, il convient d'appeler sans crainte le peintre, le sculpteur, le décorateur. Chacun découvrira bien celui qui lui convient. Car il existe toujours un lien spirituel entre le producteur et le consommateur – contact qui, nous l'avons dit, ne suffit pas pour les pièces d'habitation.

Il en a toujours été ainsi. Même le roi habitait une chambre qui avait pris forme avec lui et par lui. Toutefois il recevait ses hôtes dans des salles conçues par l'architecte de la cour. Lorsque les bons sujets étaient conduits sous leurs dorures, plus d'un sans doute se prenait à soupirer : « Si je pouvais avoir la vie aussi belle, loger aussi somptueusement ! … » Car le sujet ne se représente pas le roi autrement que vêtu d'un manteau d'hermine, se promenant le sceptre à la main et la couronne sur le chef. Rien d'étonnant que les bons sujets, sitôt qu'ils avaient de l'argent, voulussent jouir eux aussi d'un décor tenu pour royal. Je m'étonne de n'avoir jamais vu personne déambuler en manteau de pourpre.

Mais peu à peu on découvrit avec effroi que même un roi loge très simplement, et les aspirations changèrent d'un coup. La simplicité devint le fin du fin, même dans les salles d'apparat. Dans d'autres pays on assiste a un retour en force du faste, alors que nous nous préparons seulement au · reflux. Cette phase ne peut pas nous être épargnée, comme nos artisans le souhaitent si fort. Le goût et le besoin de changer ont toujours été cousins. Nous portons aujourd'hui des pantalons étroits ; demain ils seront larges et après-demain à nouveau étroits. Aucun tailleur n'ignore ce genre de fluctuations. Mais alors, va-t-on m'objecter, épargnons-nous la période des pantalons larges ! Eh non ; nous avons besoin de cette période pour que les pantalons étroits nous plaisent de nouveau. Nous avons besoin d'une période où les pièces d'apparat sont simples, pour nous préparer à en désirer de nouveau de riches. Nos artisans n'ont qu'un moyen d'abréger la phase de simplicité : c'est de l'accepter.

Chez nous elle ne fait que débuter. J'en donnerai pour preuve le fait que la chambre la plus admirée de la Rotonde est aussi la plus simple : une chambre à coucher avec bain, destinée à celui qui l'a réalisée. Je crois que c'est là son plus grand attrait pour les visiteurs. La chambre exerce la fascination de ce qui est individuel et personnel. Personne ne pourrait y vivre, s'y sentir à l'aise et chez soi aussi parfaitement que son propriétaire lui-même, Otto Wagner.
Le conseiller aulique Exner a aussitôt acquis cette chambre pour l'Exposition universelle de Paris, où elle aura pour fonction de faire croire aux Parisiens que tous les Viennois dorment et se baignent de cette manière. Reconnaissons, entre nous, que nous en sommes encore loin. Mais une telle chambre transformera profondément notre conception du logement. Car, comme je l'ai dit, elle plaît aux gens. Le Musée autrichien a du même coup très heureusement préparé son Exposition de Noël. Songeons que les Viennois voient maintenant de la beauté dans un lit de laiton ! Pas un lit d'apparat ; le lit le plus simple qui se puisse imaginer. Et qui plus est, le tapissier n'a même pas tenté de dissimuler les éléments métalliques sous des flots d'étoffe, comme c'était toujours le cas jusqu'ici. Les lits de laiton devaient en effet toujours être « rembourrés ». Une boiserie plane, polie, teintée en vert entoure la pièce où des gravures de qualité ont été fixées ici et là. Une ottomane recouverte d'une peau d'ours blanc, deux tables de nuit en laiton, deux armoires et deux commodes, une table, deux fauteuils et quelques chaises occupent l'espace. Les boiseries sont ornées de broderies représentant des branches de cerisier traitées d'une manière naturaliste. La couverture du lit présente le même décor. Du plafond blanc descendent des ampoules disposées en cercle et fixées à des cordons de soie. Les couleurs produisent un

effet extraordinaire qui est dû au vert des boiseries, au jaune du laiton, à la peau d'ours blanche et aux cerises rouges. Je me réserve de revenir ultérieurement sur les chaises. Disons toutefois dès aujourd'hui que le tapis n'est pas heureux. Nous avons éliminé les massifs de roses où nous avons dû longtemps chercher notre chemin. Je ne crois pas qu'il soit plus agréable d'avoir l'impression de tituber entre des racines d'arbre à fleur de sol. Car le cerisier ramifie ses racines sur toute l'étendue du plancher.

La salle de bains est un joyau. Le revêtement mural, le sol, la couverture de l'ottomane et les coussins sont faits de ce tissu laineux qu'on utilise pour les peignoirs. L'étoffe qui a servi à Otto Wagner est discrètement violette, de sorte que le blanc, le violet et l'argent des meubles nickelés, des objets de toilette et de la baignoire produisent une harmonie de couleurs. La baignoire est constituée d'éléments de miroir réunis par un cadre de nickel. Même les verres du lavabo, taillés à facettes, ont été exécutés d'après des dessins d'Otto Wagner. Il en va de même des charmants objets de toilette.

Je ne suis pas de ceux qui voient un avantage particulier dans le fait qu'un édifice soit l'œuvre d'un seul architecte, maître d'œuvre absolu, qui fait jusqu'à la pelle à charbon. Le résultat, à mon avis, est quelque chose de très ennuyeux. Toute variété se perd du même coup. Mais je m'incline devant le génie d'Otto Wagner. Il possède une qualité que je n'ai encore rencontrée que chez quelques rares architectes anglais et américains : il sait oublier qu'il est architecte et se glisser dans la peau d'un artisan. S'il fait un verre à eau, il pense comme un souffleur de verre, comme un tailleur de verre. S'il fait un lit de laiton, il pense, il sent comme un ouvrier qui travaille le laiton. Il laisse de côté tout le reste, il ne se souvient plus de son immense talent d'architecte. Dans toutes ses créations il ne dispose que d'une chose : son génie d'artiste.

Adolf Loos (1870-1933), *Chambre de Lina*, Appartement personnel, 1903,
Reconstitution au MAK, Vienne, Photo Birgit et Peter Kainz, 20141217.